

Si j'y suis



ERWAN DESPLANQUES

# Si j'y suis

ÉDITIONS DE L'OLIVIER

ISBN 978.2.8236.0106.0

© Éditions de l'Olivier, 2013.

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Extrait de la publication

*À Constance*



Là-bas





Il était certain que j'avais acquis un rythme. Une allure fluide qui me faisait progresser le long de cette digue dont les pans étaient recouverts de graffitis, de simples paraphes, sans revendication, exprimant une sorte de *satisfecit* général, comme dans les livres d'or. Au loin, la mer se donnait en spectacle, avec ses plis indolents, ses brisures. Le ciel ne semblait pas peser lourd. Je n'avais pas d'idées sur la suite des événements. Tout juste quelques intuitions dont je soupesai la portée avec calme. Jusqu'au ponton, me dis-je. Et, discipliné, je marchai jusqu'au ponton. Marion finirait bien par me retrouver, par reconnaître mon pas, ma silhouette. Je savais à quel point il était capital de la revoir après toutes ces années, loin de ma mère dont l'épreuve me dévastait ; en y repensant, je l'entendis ce mot, dévasté – oui, j'étais dévasté – et je me promenais le long de la plage avec cet adjectif que je traînais comme une valise de plomb.

Mais cela se dénoue, songeai-je, portant les yeux sur

ma véritable valise, cette fois, dont j'essayai de visualiser le contenu, opérant mentalement un tri rapide entre les choses plus ou moins essentielles qu'elle comportait, entre ces vêtements courts, adaptés à la chaleur, que je ne regrettais pas d'avoir emportés, et la grande photo encadrée dont je ne me séparais plus, ce portrait de ma mère que j'avais imaginé accomplir d'étranges va-et-vient entre mes diverses tenues.

Cette plage des Landes n'avait pas pris le temps de changer, fidèle à ses longues façades qui étaient repeintes chaque année, à la fin de l'hiver. Je reconnus le petit club de plage à côté duquel nous avions coutume de nous installer, Marion et moi. La guérite était toujours là. Seul le toboggan avait disparu. J'observai la mer et songeai au manque que la plupart des gens venaient combler ici, chaque année, à la même saison, en pratiquant des activités nouvelles, en contemplant les vagues, eux aussi, jusqu'à l'étourdissement. Et c'est en guettant cette ligne d'horizon que j'entendis la voix dans mon dos. Je suis là, Jacques.

Nous prîmes acte du changement, celui de mon visage surtout, dont j'avais examiné en détail les faiblesses dans les toilettes du train, tandis que le sien n'avait

manifestement pas bougé, toujours aussi menu, les cheveux bien peignés, le regard à la fois mutin et triste, d'un bleu que le soleil avait rendu opalin. Ma voiture n'est pas loin, dit Marion en désignant une Volvo grise, peu féminine, garée en double file. Elle marchait devant, d'un pas sûr, tandis que j'observais autour de moi les motifs qui ornaient les façades.

Ses bracelets tintaient comme des coquillages sur le levier de vitesse, couronnant les veines minuscules de ses avant-bras, tandis que la voiture reproduisait calmement le mouvement de ses mains sur le volant, un mouvement de balancier très simple, de gauche à droite. J'en profitai pour mieux la regarder, comprendre ce qui m'avait conduit à rejoindre cette femme entre deux âges, paraissant tantôt plus jeune qu'elle ne l'était, tantôt plus vieille, selon que les rais de lumière frappaient telle ou telle partie de sa figure, globalement lisse, pointue, décidée. Sur le bas-côté, un panneau triangulaire indiqua une zone de travaux et nous invita à prendre une déviation par le lac, ce que fit naturellement Marion, dépassant le panneau dont j'observai un instant la figurine peinte en abyme – un homme pelletant un monceau de gravats – à laquelle je m'identifiai

une seconde, conscient que j'entamai là un chantier important.

Jolie maison, dis-je. Elle acquiesça, me fit entrer dans une chambre modeste, puis ouvrit la valise pour en extraire les principaux vêtements, les déposant un par un sur les étagères d'une armoire qui sentait la naphthaline. Ses gestes étaient empreints d'une vigueur qui détonnait avec sa silhouette. Elle redressait le col des chemises, les repliait vivement sur la saignée du coude, puis les empilait l'une sur l'autre, comme si leur nombre augurait de mes intentions. Marion semblait ne pas bien saisir ma démarche. Elle aperçut la biographie de Sugimoto que j'avais emportée. Et, juste en dessous, la grande photographie figée dans son cadre de plastique noir, ce portrait de femme qui ressemblait à Beckett, avec des rides profondes et des yeux de la couleur des ruisseaux. Je ne me souvenais plus du jour où j'avais pris cette photographie. Je me souvenais juste d'avoir mis plus de dix ans avant de la trouver réussie. Alors, demanda Marion. Comment va-t-elle? Ça va, dis-je. Ma mère va bien. En *stand-by*, disons – comme si l'usage de l'anglais pouvait m'offrir la moindre consolation.

Des casseroles de cuivre étaient accrochées au mur du salon, ainsi que de vieilles assiettes de faïence bleue au centre desquelles étaient dessinées des scènes de chasse. On y voyait un cerf à l'agonie, la langue sortie de la gueule, entouré d'une meute de chiens prêts à fondre sur lui. À côté, se trouvait une grande photographie de Jacques-Henri Lartigue que j'avais offerte à Marion pour ses trente ans. On y apercevait deux hommes en extension, hilares, la main droite serrant un long filet à papillon, saisis dans le flou de leur élan, de leur hauteur, en chemise blanche et cravate noire, dans une clairière de Rambouillet. Prise à ras du sol, la photographie semblait interroger la lévitation des chaussures au-dessus des feuilles mortes, sonder la matrice de l'impulsion, laissant deviner en arrière-plan une Ford blanche décapotable sur la portière de laquelle reposaient leurs deux vestes de costume. Jadis, tout cela m'avait intéressé, non que je fusse un érudit, non, ce serait beaucoup

dire, mais disons que la photo faisait partie de mes domaines.

Depuis la fenêtre, je surveillais Marion, assise sur une chaise longue, les lunettes de soleil remontées sur le front, son livre sur les genoux. Je l'observais de trois quarts, guettant ses gestes – certains m'étaient familiers, d'autres inconnus –, m'interrogeant sur la fragilité de cette femme qui, de loin, semblait aussi frêle qu'une brindille, mais dont je connaissais par ailleurs la détermination capable de la mener n'importe où, dans cette villa, par exemple, d'une rusticité peu commune. Elle se brossait les cheveux en regardant devant elle, le dos droit, la tête légèrement penchée sur le côté. Plus loin, un vélomoteur était posé contre un arbre. Une mobylette épaisse, flanquée de carénages oxydés par la rouille, dont je me demandais si elle n'avait pas poussé là tant la nature l'avait absorbée. Je me demandais si Marion s'en servait, de temps à autre, ou si elle la laissait là par flemme, pour le décor. Je me demandais si elle ne se laissait pas un peu aller, elle aussi, disons-le, depuis que nous nous étions quittés. Si elle n'était pas elle-même en friche, perdue sur ce vaste terrain.

Je me demandais surtout si j'étais vraiment venu

retrouver Marion ou si, égoïstement, je n'avais pas cherché à me retrouver moi-même dans le miroir qu'elle me tendait. Un miroir dans lequel j'apparaîtrais plus jeune, accort, sans réelles illusions, mais sans cynisme non plus.

Marion entra dans la maison et me vit assis dans sa cuisine, une petite cuillère à la main. Elle s'était fait un chignon très serré qui lui donnait un air de danseuse. Je fus surpris de la trouver belle, ainsi, les cheveux ramassés vers l'arrière, révélant tous les angles de son visage. Longtemps, je ne pus l'apprécier que les cheveux défaits, plongeant de part et d'autre de sa figure, dont j'imaginai qu'ils estompaient les imperfections. L'habitude nous transforme en tyran, me dis-je.

Elle s'assit en face de moi, chercha à deviner quelque chose, à comprendre. Tu trouves ça vieillot, demanda-t-elle. Quoi, dis-je. La maison, dit-elle. Ah non, dis-je, enfin un peu. Je suppose qu'on s'y fait. Elle se servit un verre d'eau, puis me regarda. Qu'est-ce que tu fais là, Jacques, demanda-t-elle. Je baissai les yeux vers la tasse que je sentais tiédir entre mes mains. Je ne sais pas, dis-je. Je fis mine de chercher, puis cherchai réellement, revisitant les trois jours qui avaient précédé ma

décision. Qui n'en était pas une, du reste, il serait plus juste de parler de la possibilité d'une décision. Nous verrons bien, dis-je.

\*

À l'époque, j'avais été lâche. Ma mère connaissait suffisamment Marion pour comprendre ce qui se tramait. Si je ne démentais rien, je ne confirmais jamais. Autrefois, Marion me forçait à la dispute, je le lui avais beaucoup reproché – tu nous compromets dans la banalité, disais-je, d'un ton solennel, comme si j'avais cent ans de plus qu'elle – puis nous pactisions sans faire de bruit et le cours des choses reprenait. Un jour ce fut elle qui partit la première, contre toute attente, pour atterrir là, des années plus tard, dans cette maison.

J'aime surtout le jardin, dit-elle. C'est ce qui m'a décidée. Je comprends, dis-je. Le jardin est très bien. Vaste, aussi. Je me demandais si elle avait les moyens de s'en occuper seule ou s'il lui fallait l'aide occasionnelle d'un jardinier (la mobylette, me dis-je, la mobylette) et je levai les yeux vers la fenêtre, apercevant les arbres au loin, et, plus près de nous, cette photographie de



Lartigue avec les hommes en extension. Elle est bien, ici, la photo, dis-je. Marion posa son verre dans l'évier, tâcha de savoir si je continuai à en prendre, moi aussi. Très peu, dis-je. Dommage, dit-elle, avant d'évoquer plusieurs photographes américains auxquels elle s'était intéressée ces dernières années.

\*

Un jour, ma mère s'est écroulée à mes pieds. Tout son corps, une masse. Les vagues roulaient sur elle. Elle avait tendu la main vers moi, m'implorant sans doute, mais de quoi ? J'avais dix ans et j'avais honte – c'est quoi, cette mère qui tombe ? – si bien que j'avais pris le parti de marcher sans me retourner, devant les autres enfants de mon âge, sans me soucier d'elle. Je l'avais accompagnée *sottement* (un mot à elle) et ses jambes n'avaient pas résisté au courant, au sable mouillé, et voilà comment elle avait fini à quatre pattes, avec des hommes bientôt pour la soutenir, la relever, puis la porter comme une petite fille – ça va, madame ? – ma mère reprenant peu à peu ses esprits, riant d'elle-même, se laissant tenir le bras jusqu'au sable sec, répétant, ce n'est rien, je

suis avec mon fils, et me cherchant désespérément des yeux.

J'y pensais à chaque fois que je retournais sur la plage. Sur cette plage, précisément. Ce sont des choses qui arrivent, me dis-je. L'air était vif et bon. Je décidai de me procurer des lunettes de soleil. Sur le front de mer, un magasin vendait de tout, journaux, bouées, sandwiches, ainsi que des lunettes, effectivement, regroupées au fond de la boutique sur un présentoir tournant. J'en chaussai une paire au hasard. Visiblement, la forme carrée ne convenait pas à celle, plus ovoïde, de mon visage. Non qu'elle l'enlaidît, auquel cas nous aurions pu, Marion et moi, tirer profit de cette disgrâce en riant un bon coup, mais elle lui conférait cet air louche des hommes que l'on voit parfois rôder sur les aires d'autoroute. J'optai pour des lunettes rondes qui, plus encore qu'à mon visage, seyaient sans doute mieux à ma personnalité. Et j'en essayais plusieurs paires ainsi, dubitatif, tantôt gêné par l'étiquette qui me tombait sur le nez, tantôt par l'antivol de plastique appliqué sur l'une des branches. Marion m'aida dans le choix, me tendant des montures toujours plus exubérantes. Je cherchai des yeux la petite glace rectangulaire du présentoir, que je fis tourner sur

son socle, et dont je remarquai le léger couinement. Il y aura toujours quelque chose qui coince, me dis-je. Et je m'en voulus d'avoir une telle pensée alors que Marion faisait son possible pour faciliter les choses. D'ailleurs cette paire qu'elle me tendit, avec sa monture argentée et ses verres bruns, je décidai qu'elle m'irait – et de fait, elle m'allait. Je ne m'en rendis pas compte immédiatement, toujours gêné par la taille limitée de la glace, mais Marion me dit de lui faire confiance. Et cela me fit drôle, le mot confiance, dans la bouche de Marion, alors je lui répondis oui, d'accord, allons-y pour celle-ci.

Nous posâmes nos serviettes côte à côte. Ne subsistait plus autour de nous que la rumeur du littoral, l'été, quand les cris d'enfant se mêlent au bruit des vagues et qu'on s'endort malgré tout. Marion mimait le sommeil, la tête dans ses avant-bras, les bretelles de son maillot de bain dégrafées. On lisait encore sur son dos la marque des élastiques dont la jonction avait laissé une empreinte en forme de papillon. Cette empreinte donnait du relief à l'ensemble et rappelait qu'on pouvait s'y atteler à son tour, incruster des choses sur cette peau – si je ne le fais pas maintenant, pensai-je, celle-ci m'échappera à nouveau

sous des couches de tissu, avec l'empreinte du maillot à défaut de la mienne. Je regardai ses coudes aussi, les dunes qu'ils dessinaient, là, près du ventre. Et j'observai, plus loin, toutes ces personnes, debout, assises, avec des ballons ou sans, la peau cuivrée et les muscles à l'air libre. Des fauves, me dis-je. Des hommes corpulents, marchant péniblement vers leur ressui, s'écroulant sur leur serviette d'éponge, offrant leur tête au soleil.

Je me débarrassai de mon bermuda et m'allongeai sur le dos en fermant les yeux. Je pensais à différentes choses, comme à la paternité par exemple, parce qu'il y en avait, des enfants, j'entendais leurs cris, leurs pleurs, et je réalisai à quel point je n'y songeais jamais, à être père, sauf à la plage justement, où cela semblait logique, presque obligatoire. On voyait peu de couples de notre âge qui ne fussent accompagnés d'enfants, blonds ou bruns, jouant dans le périmètre ombragé de leur parasol. On ressent toujours une certaine solitude sur la plage, me dis-je, dès lors qu'on n'a rien accompli. J'observais le visage de Marion et m'étonnais de la joie qui l'innervait, une joie paisible que je ne lui avais connue que tardivement, près d'un an après que nous eûmes décidé de



Réalisation : PAO Éditions du Seuil  
Achévé d'imprimer par Corlet, Imprimeur S.A.  
14110 Condé-sur-Noireau  
Dépôt légal : janvier 2013. N° 0104  
N° d'imprimeur : XXXXX  
Imprimé en France